ÉPISODE 1 :

La première fois que je l'ai remarquée, j'ai cru qu'elle était l'un de ces mannequins hyper-réalistes que l'on produit au Japon, et qui sont destinés à tenir compagnie aux femmes seules, pour les protéger du harcèlement ou employés à la gratification sexuelle de certains hommes. J'étais, comme chaque soir, assise à la fenêtre du salon de mon appartement à Aubervilliers. Je contemplais d'un œil absent les formes étranges de la « cité » de la Maladrerie, en comparaison desquelles le reste de la ville semble si carré. Par cette nuit où la lune irradiait, les toits symétriques et pointus de la Maladrerie étaient comme des formes flottant dans le ciel. Dans cette image assez sinistre, une seule fenêtre du complexe était allumée. J'y distinguai une forme assise. L'espace d'un instant, je prenais le cadre de la fenêtre pour un écran de télévision et j'avais l'impression de regarder un film issu d'une autre époque, d'un autre espace, un espace si lointain que le visage de la personne qui se trouvait dans mon champ de vision ne faisait pas plus d'un demi-centimètre. Mais parce que le reste alentour était plongé dans le noir, la silhouette n'en paraissait que plus nette et précise. Je discernais clairement ses traits, ses yeux semblaient ne jamais ciller, mais je ne pouvais percevoir le mouvement de sa respiration. Elle était là aussi le jour suivant, toute la journée. Même position, même immobilité, même regard oblique. Comme vous l'avez sans doute deviné, moi aussi je restais toute la journée collée à ma fenêtre. Alors que la nuit approchait, j'étais presque convaincue que le spectacle muet de cet unique rectangle lumineux m'était exclusivement destiné.

Je l'avais baptisée Camille. Je me surprenais à lui parler — il n'est pas facile de s'adresser à quelqu'un qui n'a pas de nom. Le plus souvent, Camille était encadrée dans ce qui était devenu mon écran 16/9e. C'était comme une série télévisée addictive, à ceci près qu'au lieu d'attendre que quelque chose se passe, je ne voulais observer que son immobilité. Parfois elle bougeait, ou disparaissait quelques secondes. Pour aller aux toilettes, peut-être, pour parler à quelqu'un? Cela me perturbait d'imaginer qu'une autre personne que moi puisse avoir connaissance de son existence. Par moments, il me fallait poursuivre le fil de ma vie et je quittais à regret mon poste d'observation. Cette obsession me poussa même à fumer, prétexte pour revenir à ma fenêtre et pouvoir passer plus de temps avec elle. Son image m'évoquait une mauvaise connexion Skype — figée pendant un moment, puis s'animant légèrement, mais longtemps après que les mots ont été prononcés. Ces appels par Internet me donnent souvent le sentiment que la personne à l'écran a quitté le présent et s'est divisée en deux : la voix dans le passé, le corps dans l'avenir.

J'ai lu autrefois l'histoire d'une épidémie qui faisait perdre la notion du temps. Les personnes infectées vivaient sans pouvoir distinguer une minute d'une autre et sans penser en termes de causes et d'effets. Afin de communiquer entre elles, elles devaient réinventer la logique du langage, car les phrases dotées d'un début, d'un milieu et d'une fin n'avaient plus de sens désormais. Tout arrivait simultanément, langage, murs, corps, arbres — toutes les formes se confondaient, et, même si les personnes demeuraient différentes les unes des autres, elles se fondaient les unes dans les autres et partageaient une seule et même conscience.
Camille — je ne saurais dire si c'est elle qui était sortie du temps, ou moi, en la contemplant. Nous n'avons jamais fait un, mais je ne sais pas où elle s'arrête et où je commence.

Pendant ce temps, dans un immeuble aux formes triangulaires situé à l'autre bout de Paris, une femme d'environ 80 ans regarde par sa fenêtre. Ces derniers temps, sa vue s'est dégradée, pourtant elle plonge son regard loin, loin dans le passé, là où les images peuvent se passer d'yeux pour être vues. Elle se remémore les décisions prises à l'époque, alors qu'elle était architecte en logement social et qu'on lui confiait la responsabilité de façonner des intérieurs pour des gens qu'elle ne connaissait pas et ne rencontrerait sans doute jamais. Certains avaient dit que la radicalité de sa pratique était adoucie par la décision qu'elle avait prise de vivre dans un des immeubles qu'elle avait construits. Aujourd'hui elle sourit au cerisier, qui a poussé après qu'elle ait jeté un noyau sur sa terrasse, trente ans plus tôt.

ÉPISODE 2 :

Samedi 26 avril 2014, Aubervilliers, dans l'appartement de Camille. RSVP